L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX No. 70 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI MATIN, 1er JANVIER.

LE 1er JOUR DE L'AN.

COPIE D'UNE LETTRE TROUVÉE DANS LE CERVEAU DE L'AUTEUR.

1er Janvier 1875.

Il y a si longtemps, cher ami, que tu n'as reçu de mes nouvelles, que cette lettre, t'arrivant au lendemain d'un jour de fête, doit t'étonner. Ma foi! tant pis, j'ai besoin de bavarder aujourd'hui, et tu vas être mon auditeur, ou mieux, mon lecteur forcé.

Ne t'impatiente pas trop, et lis-moi jusqu'à la fin.

Hier soir, 31 décembre, j'ai passé ma journée comme je le passe toutes : à lire, à écrire. Le soir, je dînai chez moi, en famille, et après dîner j'allai faire mes emplettes du jour de l'an, ce qui, tu l'ignores sans doute, n'est pas petite affaire. Telle est la donnée encadrant ma lettre.

J'avais laissé ma femme Gilberte brodant au coin du feu ; près d'elle, Marie et Georges jouant sur le tapis avec leurs joujoux de Noël, et j'allais, regardant les boutiques, surtout marchandant, achetant, puis recommençant à chaque nouvel étalage.

Mes poches étaient déjà littéralement pleines de cadeaux pour les uns et les autres, quand je songeai aux jouets des enfants.

Tu ne saurais te figurer toute l'imagination qu'il faut dépenser pour arriver à satisfaire tous ces appétits d'étrennes. Tu pourrais croire qu'il suffit d'acheter ceci, cela, pour plaire ; erreur, mon bon, il faut combiner ce que vous voulez donner avec ce que vous pensez que les autres donnent, alors vous arrivez à satisfaire quelques-uns et toujours à donner des cadeaux inutiles, parce que l'amour-propre y est mêlé, et que vous faites des folies. Ce qui m'est arrivé.

Je savais que grand-père donnait à Marie un magnifique poupée disant : *Pape, maman*, avec un trousseau ; et à Georges un attirail complet de hussard, moins le cheval. Cependant. Ce petit diable-là m'aurait déjà à la revanche, enfin ! J'étais donc très embarrassé : la poupée coûtait environ 400 fr et le panoplie une centaine de francs. Je ne pouvais donner à mes enfants des étrennes d'une valeur moindre sans être taxé de lésine par ma belle-mère. Après bien des hésitations et des regards jetés aux magasins de jouets, je me décidai : à Marie j'achetai, toujours pour sa poupée, une splendide toilette en satin saudre avec moires, glace, la garniture de peignes, brosses, flacons, etc., et un service à thé de six tasses en métal anglais, encore pour la même poupée ; total : 38 francs. A ce prix je pouvais lutter avec grand-père.

Pour Georges je pris un fort, mais un vrai fort, aussi grand que lui et complet : Bastions, glacis, courtines, canons, mitrailleuses, rien ne manquait, jusqu'aux armées, dont l'une, assiégée, avait le costume français nécessairement, et l'autre, assiégeante, le costume prussien, fatalement. Par un trou central du fort on pouvait les tirer et on faisait, par les assiégés, tuer les assiégeants jusqu'au dernier ; cruelle ironie ! Ma femme dit, lorsque je montrai ma moitié pense à la revanche achetons le fort. 200 francs, bien ! Je marchandai avec domination, mais on ne voulut pas baisser. Je payai bel et bien 150 francs. C'est égal, c'était *mode*, comme on dit.

J'étais tout à fait heureux lorsque, satisfait de mes emplettes, je rentrai à la maison. Dans la chambre, ma femme brodait encore en chantonnant au coin du feu. Les bebés étaient couchés de bonne heure afin de leur, au petit jour, nous surprendre, leur mère et moi, et nous souhaiter la bonne année, chère des chérubins.

Gilberte trouva les jouets très beaux et tout en les disposant dans le salon, elle me traita de grand fou.

De retour dans notre chambre, elle m'entoura le cou de ses bras charmants et me dit :

—Tu as pensé à tous tes cadeaux, grand chéri ?

—A tous.

—Les enfants seront enchantés des jouets, ils les aimeront bien, dis, père Gâteau ! Et ma petite femme donc ?

Et Gilberte tournait autour de moi, cherchant à découvrir où mes poches ce que je pouvais avoir adjugé pour elle. Je devinai cette expertise, je glissai mon cadeau dans ma poche de derrière redingote où il ne pouvait se voir, et je niais même de la voir faire des investigations infructueuses.

Tu vas m'aidé le porte-cigare en bois de bruyère, le bourre-pipe, un tire-bouchon—par le pape, ma foi ! —on lui en offrira, du moins, pour la belle-mère ; la chaufferette pour la tante Dorothée ; une bague pour ma mère, enfin une calotte en métal d'or pour mon père—il gèle, il fait cachemiré maintenant.—Et toujours Gilberte cherchait à découvrir ce que j'avais pu acheter. "C'est tout ?" m'interrogeait d'un petit air incrédule. A la fin, n'y pouvant plus tenir, elle me mordit goulûment et chantante :

—Et moi ?

—Ma belle chérie, répondis-je avec le plus grand sang-froid, ton cadeau n'arrivera que demain matin ; il n'était pas prêt ce soir.

—Et ... c'est ?

—Un tableau, un rien ...

—Mais ... ?

—Ma petite femme, je ne puis rien dire ; je ne puis rien dire ; je ne puis rien dire.